

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 3

Artikel: Pantalons rouges
Autor: Beauguitte, Ernst
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253683>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 3

Supplément du Dimanche 17 Janvier

1904

Pantalons rouges

(Suite et fin)

A la suite de cette rencontre, le caractère de Placide se modifia complètement; il devint aussi calme et renfermé qu'il était exubérant et brouillon, il abandonna les jeux d'autrefois et renonça aux folles escapades qui faisaient le désespoir de son oncle.

— C'est le sang des Patelard qui reprend le dessus, disait ce dernier ravi.

Grandes furent donc la fureur et l'indignation du bonhomme, lorsque, un beau matin, le jeune gars, qui venait d'atteindre ses dix-huit ans, lui annonça sa résolution bien arrêtée de se faire soldat... *comme son père...*

Effaré, muet de stupeur, ses gros yeux écarquillés dévisageant l'orphelin, maître Patelard ne reprit ses esprits que pour l'accabler de reproches, lui rappelant ses bienfaits, le menaçant de le déshériter.

Mais tout fut inutile, Placide tint tête à l'orage avec une inébranlable fermeté.

De guerre lasse, le fermier céda.

— Tu le veux, mon garçon, je ne te retiens point davantage. Va-t'en donc; mais, passé cette porte, tout sera fini entre nous et elle ne s'ouvrira jamais devant un « pantalon rouge ».

— Eh bien, mon oncle, je rentrerai par escalade, répondit en riant le neveu.

* * *

Les jours, les semaines, les mois, les années ont passé comme un songe, sans emporter la rancune du vieux terrien.

Pourtant, à cette heure, la ferme est occupée militamment, et morne, accablé, le fermier regarde les soldats; à aller, venir du haut en bas, de la cave au grenier, du poulailler aux étables, réquisitionnant les bœufs et les moutons, dénichant les œufs, tordant le cou aux poulets, vidant la huche et le cellier, buvant son cidre mousseux, dégustant son vieux « calvados ».

Les éperons résonnent sur le pavé, les fusils tombent lourdement sur les parquets, et, de quelque côté qu'il tourne les yeux, maître Patelard rencontre toujours un uniforme — mais ce n'est plus l'uniforme français.

Nous sommes en 1870: les Prussiens ont envahi nos provinces: le casque à pointe, la sombre tunique, remplacent le riant képi et le pantalon rouge.

Silencieux, passif, le vieillard assiste au pillage de sa maison, à l'incendie de ses récoltes, à la dévastation de ses champs.

Quelles pensées assombrissent son front chauve? Songe-t-il à la ruine de sa vieillesse? Comprend-il que la guerre est chose sainte, qui défend le sol des aïeux? Se souvient-il que la Normandie est aussi la France? Et rougit-il de voir un canon prussien commandant la route, embusqué là, derrière la porte charretière, comme un chien de garde?

Peut-être!

Mais l'image qui le poursuit et l'obsède, qui tenaille son cerveau et embrume ses gros yeux ronds, c'est celle d'un de ces petits soldats qui, sur tous les champs de bataille, montrent comment on meurt pour un sou par jour.

Où est Placide? Qu'est-il devenu?

Dans sa colère, il a refusé les premières lettres de l'enfant prodigue, maudit tout haut, pleuré tout bas! Que ne donnerait-il aujourd'hui pour quelques lignes écrites en hâte entre deux combats ou pour une de ces feuilles « pelure d'oignon », arrivant par ballon monté, et qui tremblaient aux doigts nouveaux des vieux parents.

Lui ne reçoit rien, hélas! Il est sans nouvelles du rebelle chassé de ses bras, non de son cœur, et qui « pâtit » peut-être dans la grande ville affamée, étouffée entre les murs d'une citadelle prussienne, ou dort son dernier sommeil à Sedan ou à Rezonville, le front tourné vers les étoiles.

Et, depuis le début de la campagne, le vieux, dévorant ses angoisses, s'enferme de longues heures dans la chambre toujours close du « petiot ».

Quelle surprise pour tous s'ils pouvaient voir l'âpre terrien, indifférent à ses biens perdus, en contemplation devant une trompette brisée, un sabre de fer-blanc, des images d'Epinal où défilent cuirassiers, zouaves, dragons, artilleurs, tout ce qui lui reste du petit soldat qui combat à cette heure sous l'un de ces uniformes aux enluminures grossières...

Et il pleure!

... De grands éclats de rire, de lourdes plaisanteries tudesques.

Quelques Bavares ivres ont forcé le sanctuaire, découvrent l'armoire aux reliques; ils redescendent en titubant: l'un gonfle ses joues en soufflant dans une petite trompette; l'autre brandit un sabre minuscule, un troisième, agitant entre ses gros doigts la feuille « régiment des zouaves de la garde », dit:

— Capout!

Maître Patelard, qui a vu, impassible, le sac de sa maison, l'incendie de ses granges, bondit devant cette profanation. Le sang des vieux Normands lui remonte au cerveau, il voit rouge, et, saisissant une fourche au coin de la cheminée, il la plonge dans le ventre du soldat... Maître Patelard est condamné à être fusillé.

Déjà l'exécution devrait avoir eu lieu: mais, depuis la veille, on se bat autour du village, et, au milieu de cette agitation, le vieillard est un peu oublié.

Prisonnier dans sa propre demeure, il attend, résigné, silencieux, en fumant lentement, à petites bouffées, sa pipe de terre, en écoutant le tic-tac monotone de l'horloge qui va sonner sa dernière heure, et la grosse voix du canon se rapprochant peu à peu.

Ses yeux fouillent l'horizon, cherchant à percer l'épaisse fumée, cherchant à deviner là-bas les pantalons rouges, messagers du salut.

Les grondements, sourds d'abord, éclatent maintenant comme le tonnerre, et le crépitements de la fusillade fait tinter les vitres comme le bruit de la grêle.

Des estafettes passent au galop, des régiments repoussés reculent en désordre, le cœur du fermier commence à battre la chamade.

Mais, à la voix impérieuse des chefs, les fuyards s'arrêtent, se massent dans la cour, un canon est pointé, prêt à balayer la route dès qu'apparaîtront les nôtres....

Et maître Patelard s'agite, se démène, tremble de les voir tomber dans le piège, oublie son propre danger pour ne songer qu'à ces pauvres petits soldats...

Soudain, son œil atone se ranime, ses traits mornes s'éclairent, ses lèvres se serrent pour ne pas crier.

Là-bas... à cette même place où il a vu si souvent autrefois disparaître la blouse bleue d'un gamin prenant la clef des champs, il aperçoit un képi... puis deux... puis trois... puis combien encore... qui se glissent par la brèche... se dirigent à pas de loup vers la maison...

La charge éclate, vibrante, furieuse!

Comme un ouragan, nos soldats tombent sur les Bavares, les poursuivent, la baïonnette aux reins, s'emparent de leur pièce, la braquent sur le village et balayent la rue où se pressent les derniers fuyards.

L'ennemi est en pleine déroute. Avant de se reconnaître, maître Patelard est enlevé par deux bras robustes et embrassé sur les deux joues, tandis qu'une voix jeune et fraîche s'écrie joyeusement:

— Eh bien! mon oncle, direz-vous encore du mal des « pantalons rouges! »

Arthur DOURLIAC.

PAR LES CHEMINS

I

Dès l'aube, dans le froid brouillard,
Voyez cheminer ce vieillard.
Le masque de sa face effraie
Comme un hululement d'orfraie.
San samis, sans chien, le barbon
Rôde; on le tient pour vagabond.
Il traîne le cruel mystère
De sa vieillesse solitaire.
La main rivée à son bâton
Il marche, branlant le menton,
Et si navrante est sa faiblesse
Que le moindre caillou le blesse.
Certe, on le trouvera demain,
Le corps brisé, sur le chemin.
Privé de l'oraison dernière
Son lit de mort sera l'ornière.
L'ornière où croupissent les eaux,
Sera clémente à ses vieux os.
Elle recueillera le râle
Rauque de sa voix sépulcrale.
Et, délivré de tout souci,
Le pauvre lui dira: « Merci! »

II

Il était fort et beau, naguère,
Quand, soldat, il partit en guerre.
Il servait aux gardes du Roi
Et ne connaissait pas l'effroi.
Il s'élançait dans les batailles,
Bravant les heurts et les entailles,
Et son courage allait croissant
A se voir dégouttant le sang.
Quand il fut bientôt saoul de pillage
Il retourna dans son village
Il l'avait quitté, presque enfant,
Il y revenait triomphant.
Mais sa famille tout entière
Déjà dormait au cimetière,
Et celle qu'il aimait, voici
Qu'elle était enterrée aussi.
Il croyait toucher à son rêve,
Mais sa joie avait été brève.
Il délaissa, pour oublier,
Le coin de terre familial.
C'est depuis lors que, sur la route,
Il erre, l'esprit en déroute,
Hué par les gamins railleurs
Et sans espoir de jours meilleurs.

Ernest BEAUGUITTE.

FAITS DIVERS

Pigeons voyageurs. — Aux Chambres fédérales, on va discuter une loi sur les pigeons voyageurs! Elle donnera moins de fil à retordre à nos honorables que la loi sur la chasse, à propos de laquelle ils n'ont encore, après trois sessions, pu se mettre d'accord.

Est-ce une invention moderne que ce mode ailé de correspondance, qui peut rendre de si grands services, surtout en temps de guerre? Non pas.

Un érudit hellène a démontré, ensuite d'investigations et de recherches, que, quatre siècles avant Jésus-Christ, un habitant de l'île d'Egine, nommé Taurosthène, avait eu recours déjà aux pigeons voyageurs.